

« **C'** EST la récompense de l'esprit tranquille et heureux que de pouvoir évoquer les instants passés de son existence. Mais l'âme des besogneux est incapable de regarder en arrière. Leur vie a, pour ainsi dire, disparu dans les profondeurs. »

Je n'espère pas arriver à la sagesse parfaite de Sénèque ni au calme qu'il montra devant la mort, mais à l'heure où j'entrouvre la porte sur mes jeunes années, j'aimerais avoir assez de forces pour pouvoir, comme il le conseillait, faire en sorte que mon esprit souvent « tourmenté d'inquiètes pensées puisse s'affirmer et trouver la stabilité et le repos ».

Regardant les humbles qui ont éclairé mon enfance, j'ai parfois l'impression que, sans avoir jamais lu les sages, ils avaient su puiser dans

Les Petits Bonheurs

leur vie rude et leurs travaux une sérénité qui, bien souvent, m'a fait défaut et qui manque à un grand nombre de nos contemporains. Et surtout à ces « besogneux » dont le passé n'est fait que d'une recherche de fortune qui ne sera jamais une vraie richesse.

MES parents sont morts alors que je m'éloignais à peine de mon adolescence. En même temps qu'eux, s'éteignait pour moi une certaine forme de bonheur qu'il ne m'a jamais été donné de retrouver.

Et si je décide aujourd'hui de feuilleter ces souvenirs, c'est dans l'espoir égoïste – probablement un peu vain – d'en respirer le parfum fané en me racontant ces petits bonheurs de rien du tout dont je ne savais pas, à l'époque, qu'ils allaient imprimer en moi une marque indélébile.

Durant des années, j'ai un peu voulu les oublier. Comme si j'avais alors redouté que leur modestie ne me suive à la trace. Or, j'ai découvert depuis longtemps que ce que je prenais pour de la pauvreté est une immense richesse.

Les Petits Bonheurs

C'est ce bien infiniment précieux que j'éprouve
aujourd'hui le besoin de retrouver pour le par-
tager.

Nous habitons la ville. Une toute petite maison au fond d'un vaste jardin qui nous séparait d'une rue où passaient encore plus d'attelages que de voitures à moteur.

À la belle saison, nous vivions sans lumière. On veillait dehors, sur des bancs où des voisins venaient parfois bavarder jusqu'au moment où mon père se levait en annonçant :

– Bon ! Moi, je vais monter.

C'était une manière polie de signifier aux bavards que l'heure était venue de rendre le jardin au silence de la nuit. Et ces gens, qui savaient que mon père serait debout bien avant eux, le faisaient de bonne grâce.

Nous allions nous coucher à tâtons. Mon père restait le dernier pour fermer la porte, ma mère montait la première et je m'accrochais à

Les Petits Bonheurs

ses jupes dans l'escalier obscur. Les marches craquaient. Derrière moi, la main de mon père avançait lentement sur la rampe de bois où sa paume calleuse faisait un bruit de râpe. Les volets de la chambre demeuraient grands ouverts, et, même par les nuits les plus noires, on y voyait assez pour se dévêtir et se couler entre les draps. Notre œil était familier de la nuit.

En hiver, à mon retour de l'école, je trouvais la cuisine plongée dans la pénombre. Seule la grille du foyer vivait, éclairant un rectangle de plancher. Au plafond, un minuscule confetti de feu dansait, venu des cercles de la grosse cuisinière. La bouillotte chantait. S'il y avait de la neige, le profil de mon père, assis devant la fenêtre, se détachait en ombre chinoise. Dès que j'avais refermé la porte au nez de la bise qui gémissait pour entrer, mes parents se levaient de leur chaise. Mon père tirait les volets. Ma mère allumait la suspension.

Alors, la cuisine se mettait à vivre. Seule pièce éclairée et chauffée de la maison, elle était comme un îlot tiède au cœur de l'hiver.

Une vie dans une autre vie qui nous était étrangère.

Les Petits Bonheurs

Lorsqu'il fallait aller chercher quelque chose dans l'armoire de la chambre ou le buffet de la salle à manger, nous prenions la lampe Pigeon. Ainsi, ce petit objet de cuivre surmonté d'un verre sphérique était-il le compagnon de toutes nos expéditions nocturnes. Porté à bout de bras, il nous précédait partout, tirant de l'ombre des meubles et des objets qui n'avaient plus leur visage du grand jour.

À la lumière électrique, une pièce est immobile, ce qui est inanimé y demeure sans vie. Avec une lampe Pigeon, tout change.

Notre salle à manger devenait, à la nuit close, un univers terrifiant. J'en avais peur, mais il m'attirait. La lampe Pigeon posée sur la table n'éclairait jamais certains recoins d'où pouvaient bondir des ogres, des loups ou des monstres. Lorsque j'ouvrais un tiroir, je devais y fouiller à l'aveuglette et mes mains partaient à la découverte d'un monde où il fallait tout deviner. Le bois des vieilles portes grimaçait de toutes ses veines, furieux d'être tiré de son sommeil. Tout était froid, souvent humide, mais il y avait là une présence que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs.

Les Petits Bonheurs

La veillée ne se prolongeait jamais au-delà des devoirs faits et des leçons apprises, mais mon père avait rarement la patience de nous attendre. Il allumait de nouveau la lampe Pigeon et montait se coucher. Ma mère l'accompagnait pour redescendre la lampe.

Quand nous montions à notre tour, le père dormait, le bonnet de coton enfoncé jusqu'aux sourcils, le visage émergeant à peine de l'oreiller.

Lorsqu'il tomba malade, pour la première fois de sa vie, à près de soixante ans, on dut laisser la lampe allumée toute la nuit. Posée sur un petit pétrin qui séparait du mien le lit de mes parents, elle brûlait en tremblotant, noircissant peu à peu le rebord de son verre.

Cette maladie de mon père allait me conduire à une découverte extrêmement intéressante. Un jour que ma mère avait dû se rendre en ville pour acheter du sirop des Vosges, sans doute guidé par cet instinct qui pousse les grands explorateurs vers des îles au trésor, je m'habillai comme pour sortir et je me rendis dans la salle à manger. Outre un buffet deux corps dont les vitres étaient décorées d'iris violets peints par ma tante Léa, se trouvait là une

Les Petits Bonheurs

énorme armoire qui contenait toute la garde-robe de mes parents. Je savais que dans le bas de ce meuble étaient entassées des vieilleries dont on m'avait toujours dit qu'elles n'étaient pas pour les enfants. C'est là, bien entendu, que je me mis à fouiller. Que de richesses ! Une énorme lanterne de voiture. Une autre plus petite avec des vitres rouges. Un casque de la guerre de 14 tout cabossé. Une longue-vue de marine. Un képi bleu du 44. Et, tout au fond : des armes. Des vraies. Pas des bricoles de panoplie !

Le sabre de cavalerie devait bien peser deux kilos et je ne parvins pas à le tirer de son fourreau. Mais je pus sortir une épée moins impressionnante. J'étais tellement ébloui par ma découverte que j'en oubliai l'heure. Quand ma mère rentra, quelques mots suffirent à me ramener sur terre.

L'armoire fut fermée à clef.

Il ne me restait plus qu'à trouver la clef, et je savais bien que cette recherche ne me prendrait pas très longtemps. Mais j'étais triste surtout parce que ma mère me fit honte en me reprochant de m'être amusé et d'avoir laissé s'éteindre le feu dans la chambre. Car un voisin

Les Petits Bonheurs

était venu y installer un petit Mirus où ma mère enfournait des bûches jour et nuit. Mon père se lamentait pour sa provision de bois, et ma mère s'inquiétait surtout de la lampe Pigeon dont la lumière m'empêchait de dormir. En réalité, je luttais contre le sommeil. J'écoutais et je regardais vivre cette pièce qui, jamais encore, n'avait été chauffée.

Quand mon père toussait trop fort, la flamme vacillait. Les murs couverts de givre étincelaient. Une houle d'ombres courait au plafond où elle dessinait des cercles pareils à ceux que forment les cailloux en crevant une eau endormie.

Il fallut à mon père un bon mois pour triompher de cette congestion pulmonaire et des médicaments dont il affirmait qu'ils ruinaient sa santé et son porte-monnaie.

Durant tout ce temps, je restai à l'affût d'une chose qui ne vint jamais. Une chose sans visage et sans nom, que la clarté indécise de la lampe et la vague lueur du feu à travers les micas noircis semblaient se disputer. Finalement, elles la repoussaient aux limites fluctuantes et impalpables de la nuit tapie dans tous les recoins de la pièce.